
L'« espace balsamique »¹ dans le roman *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre

The “balsamic space” in the novel *Paul et Virginie* by Bernardin de Saint-Pierre

PETRUȚA SPÂNU

Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

A new sensitivity appears in the eighteenth century, which pushes the elites, madened by the urban miasma, to seek a purer atmosphere in the parks or the mountains, near lakes or the sea, even in the utopias that sometimes gather all. In the novel *Paul et Virginie* (1788) by Bernardin de Saint-Pierre, the Parisian metropolis and the tropical island are opposed not only as morality (corruption vs vertu), but also as space (malodorous vs “balsamic”).

Keywords: *air; hygiene; island; perfume; smell; water.*

L'importance du séjour à Île de France² de Bernardin de Saint-Pierre est incontestable non seulement pour le *Voyage à l'Île de France* et pour *Paul et Virginie*, mais pour l'ensemble de son œuvre. Dans le mythe de l'île enchantée (Eigeldinger, 1962 ; Delumeau, 1992 : 153-157), très répandu dans la littérature européenne depuis l'antiquité, la surface terrestre entourée d'eau est un micro-univers autarcique du point de vue économique, social et moral, où l'homme peut revenir à l'état de bonheur primordial, loin de tout mal. Cadre protégé et protecteur, l'île est théoriquement préservée de toutes sortes de contaminations, sociales ou autres. De ce point de vue, le roman *Paul et Virginie* est un véritable « cordon sanitaire » (Naudin, 1989 : 803).

Forcés d'abandonner la France, deux des personnages féminins du roman *Paul et Virginie*, madame de La Tour, aristocrate, dont le mari roturier avait essayé sans succès de faire fortune et

¹ Alain Corbin (1986 : 179). Alain Corbin se propose d'analyser ce qu'il appelle « la révolution olfactive » qui s'est opérée à partir des premières découvertes scientifiques, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et s'est achevée avec le triomphe des théories pasteuriennes, à la fin du XIX^e siècle. Il oppose le *miasme* (les odeurs fétides, puantes, putrides, malodorantes, nauséabondes, pestilentielles) à la *jonquille* (les odeurs suaves, agréables, parfumés, aromatiques, embaumantes, balsamiques). *Balsamique* signifie bénéfique, salutaire, bienfaisant, revigorant, régénérateur, réconfortant, rafraîchissant. C'est dans ces sens multiples que nous utiliserons l'adjectif balsamique dans cet article. Il est employé pour la première fois par Gaston Bachelard (1943) : l'air, support des odeurs, serait, chez Shelley, un « souffle pur et balsamique », (V, III).

² Île de France est une île de l'Océan Indien, à l'est de Madagascar, colonie française entre 1712 et 1814, ensuite britannique entre 1814 et 1968, sous le nom ancien de Maurice (Mauritius), en l'honneur du prince néerlandais Maurice de Nassau. Dès 1968, elle devient État indépendant, membre du Commonwealth. Dès 1992, elle forme une république parlementaire avec les îles voisines.

était mort des suites de son affaire commerciale qui avait mal tourné, et Marguerite, paysanne bretonne séduite et abandonnée par un gentilhomme, trouvent abri dans l'Île de France, lieu privilégié où une pureté primitive et une simplicité dans les rapports humains ont pu être miraculeusement sauvées. Elles fuient la métropole aliénante (Racault, 1986 : 377), lieu insalubre – par la simple présence des corps humains, qui, même lorsqu'ils sont sains, vicie l'air des villes et infecte celui des vallées –, et ses « carrosses rapides et sonores dans des rues souvent boueuses, les cris des marchands ambulants, les mendiants, le bruit assourdissant, les effluves malodorants, la brutalité d'un espace urbain [...] » (Farge, 1979: 17).

Se retrouvant seule, madame de La Tour choisit de se retirer du monde civilisé sous les tropiques, dans cette colonie française, par amour pour son défunt mari : « Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles et les plus favorables au commerce ; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid » (Saint-Pierre, 1964 : 81-82).

L'habitation solitaire n'est pas collective, mais individuelle. Après avoir temporairement accepté l'offre de Marguerite de partager « sa cabane et son amitié » (83), madame de La Tour suit le conseil du Vieillard (le narrateur second) et « pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, [...] partage[nt] entre elles le fond de ce bassin » (83), malgré l'idée démocratique (Călinescu, 1967 : 346) sur cette micro-société qui se veut égalitaire.

La retraite dans la forêt insulaire signifie un triple isolement contre l'extérieur hostile et sale. La « lueur d'une lampe » (120) – « l'œil de la maison » (1967 : 48) – concentre l'existence dans un intérieur intime, hospitalier et propre. Selon les urbanistes, les médecins et quelques écrivains de l'époque, la ville la plus saine devrait être bâtie seule et isolée au fond d'une vallée, dans un espace dépeuplé, et obéissant à la règle du « désentassement » (1986 : 117)³ humain. Les deux terrains sont cultivés en commun, mais appartiennent à chaque femme séparément et à sa famille. Le Vieillard lui-même, qui se dit leur voisin, est mis physiquement à distance, et sa demeure se trouve à « une lieue et demie d'ici » (83), où il vit à l'écart, bien qu'il continue à fréquenter la petite communauté.

Dans l'espace limité qu'ils occupent, les anciens Européens ne détériorent pas la nature libre, en respectent les formes et les proportions, mais la modèlent dans des « métairies » (87), qui correspondent à leurs besoins et goûts. Leur perspective ancienne s'applique à une nouvelle réalité. Le domaine de madame de La Tour et celui de Marguerite, une sorte de Clarens⁴ tropical, délimités par le Vieillard et distribués par tirage au sort, sont décrits avec précision comme surface, situation, limites, irrigation, sol, odeurs, parfums. Le défrichage et les travaux de terrassement sont d'abord faits par l'esclave Domingue, dont la règle principale est l'harmonie entre les plantes et le terrain, ensuite par Paul, qui ajoute les cultures ornementales à celles utiles. En son enclos, « semblable à Adam » (130), il ne se lasse pas de planter et de transplanter, de piocher, de sarcler, de semer (108-111). Dans les pages où les formes, les couleurs, les parfums des fleurs et des arbres sont présentés comme un embellissement de la région, l'auteur esquisse une esthétique originale du paysage ainsi qu'un programme de revigoration physique et morale due à l'air frais qui a des

³ Jean-Jacques Rousseau, Louis-Sébastien Mercier ou le prince Charles Joseph de Ligne se révoltent contre la puanteur malsaine de Paris, et militent pour des villes ayant des espaces verts et des fleurs, parcourues de ruisseaux clairs, avec des maisons propres, peintes en couleurs gaies qui influenceront positivement ses habitants. « À l'attention de marier les couleurs [...], je joindrais celle de marier les parfums. [...] en mêlant l'œillet, la rose, l'orange et le jasmin, de satisfaire l'odorat, comme d'autres songent à satisfaire la vue » (Ligne, 1922 : 313).

⁴ L'utopie la plus élaborée et peut-être la plus profonde du XVIII^e siècle français, présente dans le roman *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau.

vertus purificatrices et thérapeutiques ainsi qu'un effet bienfaisant d'hygiène : « C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres » (113).

Le linge récemment lavé et le balai expriment les gestes élémentaires du ménage dont se charge Virginie adolescente, après son esclave Marie, qui était « adroite, propre et très fidèle » (86) : « Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie [...] » (89). « Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers » (118) :

L'atmosphère familiale, faite d'ordre et de propreté, étonne même le gouverneur de l'île : « Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case [...] » (142). « On voyait rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille des râtaux, des haches, des bêches ; et auprès de ces instruments de l'agriculture les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes » (120).

Celui-ci, invité à table par madame de La Tour, « déjeune, à la manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau » (142).

La nourriture est « saine et abondante » (91), agréable à l'œil, à l'odorat et au goût. Le végétarisme domine le rapport de consommation, comme dans le cas de Julie et de son époux, Monsieur de Wolmar, du roman *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau – le modèle de Bernardin de Saint-Pierre. Le Vieillard parle à Paul et Virginie du menu des repas champêtres pris au pied du rocher appelé LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ :

Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles [les mères] vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables. (119-120)

Derrière la frénésie verbale dont il semble être emporté pour montrer la générosité de la nature tropicale, se dessine le programme végétarien de ces habitants. Leurs lois alimentaires sont destinées autant à protéger la pureté de ceux qui mangent qu'à respecter la vie animale. Le cadavre sanglant de l'animal et le régime carné sont exclus. Les deux chèvres que Virginie élève donnent du lait dont elle fait des fromages. Plus tard, elles auront aussi de « petits chevreaux » (157). Seuls le poisson et les coquillages, qui ne sont pas considérés comme de la viande, font exception : « Nous y apportions de l'habitation des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce » (123-124).

L'alimentation est donc purifiée. Nous sommes ici plus près du cru, selon les analyses de Claude Lévi-Strauss (1964 : 160-163). Le cuit est rare, mais non absolument refusé, du moins sous la forme du bouilli de riz, des gâteaux et du pain, l'aliment essentiel « complet » (Bachelard, 1948 : 87) :

Virginie ne manquait pas la veille de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui sans aucun secours des noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient pour supporter la pauvreté ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation [...]. (127-128)

Ce qui est rejeté absolument, c'est le rôti et le pourri. Dans les repas de la petite communauté, dans sa frugalité alimentaire bien réglée, les vivres frais sont triés, lavés, épluchés. Le végétarisme est associé à la chasteté (Durand, 1963).

Virginie propose à Paul un rafraîchissement délicat, en composant pour lui des boissons fer-

mentées fortifiantes, sorbets et cordiaux, mélange raffiné de parfums, dosages subtils de douceur et d'acidité : « Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats. » (120)

Virginie sera pure, chaste et vertueuse, parce qu'elle est propre, se lave souvent, se nourrit d'aliments naturels, et qu'elle est prédestinée par son prénom à être vierge, c'est-à-dire immaculée, sans tache. « *Les ingesta*, c'est-à-dire l'air, les boissons et les aliments, règlent les *excreta* et donc l'odeur individuelle » (Corbin, 1986 : 46).

Le narrateur garde une discrétion extrême, voire un « silence olfactif » (Corbin, 1986 : 6, 105, 111, 265, 269) total sur son corps, comme d'ailleurs sur ceux des autres personnages. Sa suavité n'est que suggérée par son alliance avec les fleurs au parfum discret. La violette, l'innocente fleur naturelle champêtre, dessinera le modèle de la jeune fille par sa délicatesse, sa réserve, sa modestie et sa pudeur : « Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas (108). « “La violette”, lui mandait-elle, “produit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les buissons ; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir” » (164).

Paul fait l'éloge de Virginie en termes qui semblent être empruntés au *Cantique des Cantiques* biblique : « Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose » (130). Il la compare à la « branche fleurie de citronnier qu'[il a] cueillie dans la forêt » (131).

L'eau est partout présente dans le roman, bien qu'elle inspire la méfiance et qu'elle comporte des dangers, notamment quand elle est « violente » (Bachelard, 1942 : 213-249) et en grande quantité. Il y a des ablutions, voire des bains très fréquents dans la rivière, qui ont le même pouvoir désinfectant et bénéfique que l'air pur : « Paul [...] nageait [...] comme un poisson » (124). En fait, « Une bonne hygiène du corps est parfois considérée comme le signe avant-coureur de la vertu » (Jacquet, 2010 : 55).

Le narrateur n'oublie pas qu'il convient de baigner régulièrement les nourrissons :

Elles [les mères] prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. (PV, p. 88) Elle [Virginie] se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. (134)

L'allaitement maternel redevient normal et même à la mode depuis la vogue du roman pédagogique *Émile ou de l'éducation* (1762) de Jean-Jacques Rousseau. Le narrateur ne nous en laisse pas ignorer les bienfaits salutaires, puisque le développement physique des enfants s'accomplit rapidement et harmonieusement : « Souvent elles les changeaient de lait (88). « Tous deux nous avons sucé votre lait » (153).

La célèbre description si contradictoire et si riche des troubles pubertaires de Virginie est d'une précision qui attirera la censure de quelques éditions du XIX^e siècle. La fontaine est liée pour Virginie aux souvenirs heureux de l'enfance, au temps où sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu, c'est-à-dire à l'image d'une relation purement fraternelle dans laquelle la proximité charnelle pouvait encore être innocente. Mais le site est ambivalent : le souvenir des baignades enfantines, revécu à la lumière de son trouble actuel, est désormais confusément perçu comme coupable. Elle cherchera en vain la fraîcheur régénératrice dans l'eau de son bassin de la fontaine. Le reflet des deux cocotiers sur son corps nu l'épouvante, et « elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride » (134).

La mort de Virginie est « belle et exemplaire » (Ariès, 1977 : 303). La représentation du cadavre de la jeune noyée est éludée. L'eau destructrice épargne son corps. Comme Julie, l'héroïne de Jean-Jacques Rousseau, Virginie morte n'est pas défigurée. Sur son visage, à peine altéré, « [...] seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur » (207).

Le Vieillard retire difficilement de la main crispée de Virginie le portrait de l'ermite Paul. La

miniature ne représente pas Paul lui-même, mais son patron, l'ermite Paul, le premier des anachorètes. Tout ce qui se porte, médaille ou médaillon, garde l'empreinte olfactive de celui auquel il a appartenu. C'est cette représentation symbolique qu'elle tiendra serrée dans sa main, marquant leur séparation définitive. « De pauvres femmes malabares [...] prirent soin de [...] laver le corps de la jeune fille » (207).

L'eau de la mort intervient une dernière fois. Laver, c'est ensevelir, c'est-à-dire faire la toilette des morts, désodoriser le cadavre qui est en train de pourrir et risque ainsi d'exhaler des odeurs nocives et nauséabondes.

À l'origine, l'auteur assigne à la flore une fonction pittoresque. Puis il découvre qu'elle peut être un des principes organisateurs du récit. La nature est le cadre de l'idylle, son témoin permanent, le berceau du bonheur et de l'amour. Odorante et luxuriante, elle protège et bénit, règle, par ses rythmes, la vie des personnages. La présence humaine au milieu de la création, sa fusion avec le paysage confirment l'harmonie universelle. Le paysage primordial signifie, en premier lieu, le paradis de la création avant le péché. La forêt est un temple somptueux et parfumé. Les arbres aux résonances inédites, les fleurs et les fruits aux noms rares offrent un tableau splendide, décrit en détails concrets et pittoresques, visuels, olfactifs et auditifs :

Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleur, les rochers et l'azur des cieux. (111)

Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus écarlates que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalèrent les plus doux parfums. (117)

[...] il y a des tatarques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de gomme, bois d'olive et bois de cannelle. [...] Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. (170-171)

Après le départ de Virginie en France, Paul évoque le passé évanoui par des « signes mémoratifs »⁵, c'est-à-dire par des objets, qu'on pourrait appeler fétiches, bien avant que les spécialistes n'aient inventé le fétichisme. Comme chez Rousseau (1966 : 201), les bouquets qui ont séjourné sur le sein de sa maîtresse, le séduisent encore :

Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. (158)⁶

Les objets ayant été en contact avec l'être aimé délivrent un puissant message olfactif qui évoque Virginie, et ressuscitent son souvenir intact. Mais Paul gardera seulement cette empreinte de son odeur.

⁵ Jean-Jacques Rousseau, l'article « Musique », [in] Dictionnaire de musique, Paris, Charles Lahure, 1875, p. 123, cité par Poulet (1950 : 187), et par Starobinski (1971 : 71, 72, 196, 197, 281).

⁶ « Qui voudrait pénétrer dans la zone de l'enfance indéterminée, dans l'enfance à la fois sans noms propres et sans histoire, serait sans doute aidé par le retour des grands souvenirs vagues, tels que sont les souvenirs des odeurs d'autrefois. Les odeurs ! premier témoignage de notre fusion au monde. Ces souvenirs des odeurs d'autrefois, on les retrouve en fermant les yeux. On a fermé les yeux jadis pour en savourer la profondeur. On a fermé les yeux, donc tout de suite on a rêvé un peu. En rêvant bien, en rêvant simplement dans une rêverie tranquille, on va les retrouver. Dans le passé comme dans le présent, une odeur aimée est le centre d'une intimité » (Bachelard, 1960 : 118).

BIBLIOGRAPHIE:

- ARIÈS, Philippe, *L'Homme devant la mort*, Paris : Seuil, 1977.
- BACHELARD, Gaston, *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris : José Corti, 1943.
- BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : José Corti, 1942, chapitre « L'eau violente ».
- BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris : PUF, 1967.
- BACHELARD, Gaston, *La Poétique de la rêverie*, Paris : PUF, 1960.
- BACHELARD, Gaston, *La Terre et les rêveries de la volonté*, 4^e impression, Paris : José Corti, 1948.
- SAINT-PIERRE, Bernardin de, *Paul et Virginie*, texte établi, avec une introduction, des notes et des variantes par Pierre Trahard, Paris : Garnier, 1964.
- CĂLINESCU, G., *Scritori străini*. Antologie și text îngrijit de Vasile Nicolescu și Adrian Marino, București : EPLU, 1967.
- CORBIN, Alain, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social*, XVIII^e-XIX^e siècles, Paris : Flammarion, 1986.
- DELUMEAU, Jean, *Une histoire du paradis. I. Le jardin des délices*, Paris : Fayard, 1992, chapitre « Un regard attristé vers l'âge d'or et les Îles fortunées ».
- DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris : PUF, 1963, chapitres I et III.
- EIGELDINGER, Marc, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, Neuchâtel : La Baconnière, 1962, chapitre « Île enchantée ».
- FARGE, Arlette, *Vivre dans la rue au XVIII^e siècle*, Paris : Gallimard/ Julliard, 1979.
- JACQUET, Chantal, *Philosophie de l'odorat*, Paris : PUF, 2010.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Mythologiques*, t. I, Le cru et le cuit, Paris : Plon, 1964.
- LIGNE, Charles Joseph de, *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*, Paris: Bossard, 1922.
- NAUDIN, Pierre, « Le solitaire et l'ordre du monde selon Bernardin de Saint-Pierre », in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, no spécial Bernardin de Saint-Pierre, Paris : Armand Colin, 1989.
- POULET, Georges, *Études sur le temps humain*, I, Paris : Plon, 1950.
- RACAULT, Jean-Michel, « Système de la toponymie et organisation de l'espace romanesque dans Paul et Virginie », in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, no 242, Oxford : The Voltaire Foundation, 1986.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris : Classiques Garnier, 1966.
- STAROBINSKI, Jean, Jean-Jacques Rousseau. *La transparence et l'obstacle*, suivi de *Sept essais sur Rousseau*, Paris : NRF, Gallimard, 1971.